

# La voix du silence

●●● *Jean-Bernard Livio s.j., Fribourg*

C'est la Parole qui créa le monde et tout ce qu'il contient, qui l'habite et le porte. Une Parole sans cesse redite dans le langage biblique, comme l'espace donné pour la vie, la liberté, le sens de ces créatures, chefs-d'œuvre du Créateur, que sont les humains. C'est bien là, dans cette Parole, dans cet échange de *paroles*, que se réalise le mieux le projet de Dieu sur sa création la plus élaborée, celle que le texte biblique n'hésite pas à spécifier comme étant « image et ressemblance de Dieu ».

Dieu veut l'être humain comme lui, capable de communiquer, d'échanger, de partager, de prendre conscience de soi à travers la communion avec l'autre. En créant l'être humain, Dieu lui donne ce qu'il a de plus précieux : la Parole. Et il ne cessera de le lui faire comprendre à travers toute l'Histoire, dès cette première confrontation sur la montagne (Ex 3) où Dieu *donne sa Parole* à Moïse et par lui à tout le peuple - que par la suite les « dogmaticiens » et les catéchistes se sont empressés de pervertir en « commandements ».<sup>1</sup>

Certes adviendra alors la douloureuse expérience humaine de constater qu'avec la Parole, les humains peuvent créer des langages qui les distinguent, les opposent, les éloignent les uns des autres. Expérience toujours actuelle de la tour de Babel (Gn 11). Plus les hommes dé-

veloppent leurs langages et leurs moyens de communiquer, moins ils semblent capables de se rencontrer, moins ils sont ouverts à la communion en la seule Parole. Au point que l'autre n'est plus complètement pour leurs limites, rencontre dans la solitude, émerveillement devant la différence, mais finit par leur devenir simplement étrange, puis étranger.

Une nouvelle fois, il faudra à la foule éclatée et dispersée le don de la Parole pour renaître en humanité : c'est le feu de la Parole le jour de la Pentecôte, pour qu'au-delà de toute différence, chacune et chacun apprenne à entendre l'unique Parole donnée. Dans le fracas quotidien de l'enfantement du monde, dans le brouhaha des langages divers, peut renaître alors l'écoute d'une Voix, celle-là même qui donne sens à toute parole.

## Le désert

La Bible aime les mises en scène grandioses. Dans un souci pédagogique, la vision de l'événement vient compléter la compréhension de ce qui est donné à entendre. Ainsi en est-il du *désert*, cet espace insupportable parce que vide de toute présence. L'hébreu biblique connaît plusieurs termes pour désigner cette réalité, soit qu'elle cherche à la localiser (ainsi les mots de *Néguev*<sup>2</sup> ou de *Araba*,<sup>3</sup> devenus depuis des espaces de la géographie de la Palestine), soit qu'elle en dessine les contours climatiques ou géologiques (terre desséchée, steppe aride, montagnes calcaires, rochers...). Il est pourtant une expression

*Dans nos détresses, nous n'entendons souvent que le silence de Dieu, vécu comme une douloureuse absence. Or la Bible nous dévoile sans cesse la Présence de Dieu au cœur de nos déserts. « Au commencement, la Parole était Dieu ! » (Jn 1,1).*

1 • Cf. recension p. 49. (n.d.l.r.)

2 • 44 occurrences, dont Nb 13,17-22.

3 • 25 occurrences, dont Dt 2,8.

qui s'impose tant par le nombre d'acceptions que par la fréquence de ses répétitions tout au long des amours fondatrices du peuple avec Dieu. C'est le mot qu'il nous faut d'abord découvrir en hébreu : *mi-d'bar* (Ex 3,1). Il est composé du préfixe *mi-* qui correspond assez exactement à l'alpha privatif des Grecs et qui désigne une absence, et *d'bar*, la Parole.

Ce mot nous introduit donc d'abord dans un vide à combler, un manque insupportable s'il venait à durer. Et quoi de plus terrifiant au désert que cette absence de référence dans l'espace et dans le temps. On y est comme suspendu à cette hypothétique apparition de l'oasis au-delà des dunes, de la source attendue dans cet horizon qui ne cesse de reculer. Au désert, on perd toute notion de distance et de bruits, de cadre et donc d'habitat ; plus rien n'est à taille humaine.

Or le mot hébreu découvre au-delà de son préfixe *mi-* une réalité que nul ne peut inventer s'il ne la reçoit d'un autre, la *d'bar*, la Parole, aussi nécessaire à la survie que la petite lumière qui apparaît au fond de nos nuits d'errance les plus sombres. Ainsi le mot choisi par la Bible dépasse-t-il toute identification physique ou géographique pour désigner un lieu « sans-parole ». Et c'est là, dans ce *no-sounds-land*, que jaillit l'expérience libératrice : Dieu dit ! Dieu parle ! Dieu interpelle : « Moïse, Moïse »<sup>4</sup> ou « Samuel, Samuel »,<sup>5</sup> comme il dira plus tard sur le chemin de Damas : « Saoul, Saoul » !<sup>6</sup> Du lieu « sans-parole » jaillit donc un appel qui suscite ma réaction, qui provoque une réponse. Et tout d'abord, est-ce bien moi qui suis en cause ? quand tant de fois je souhaiterais qu'un autre y aille à ma place ! Et j'apprends ainsi la formidable discrétion divine, qui n'impose rien, qui appelle, qui suscite ma liberté, qui m'ayant identifié me propose de

l'identifier à mon tour : « Qui es-tu, toi qui m'appelles ? », pour aboutir peut-être un jour au « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ». Mais Dieu dans son éternité a tout son temps, et il me donne tout son temps. L'essentiel étant bien de percevoir dans le brouillage sonore de ma vie occupée, ce clin d'œil qui ne peut venir que de lui, ce signe qui vient déranger mes replis de solitude, et y répondre selon mes possibilités.

Un exemple encore de cette sollicitude divine : lorsque fuyant la vindicte de la reine Jézabel qui s'est vue humiliée par le prophète devant tout le peuple, Elie se retrouve seul sur la montagne de Dieu, une formidable mise en scène fait passer tous les orages du monde sur la tête du fuyard, piteusement caché dans une faille de rocher (I R 19,11-12). Or, poursuit le récit biblique, Dieu n'est ni dans l'orage au vent violent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu du ciel, mais dans la *voix du silence* (traduction littérale de l'hébreu). Dieu une fois encore n'impose rien, il laisse percevoir, il se fait comprendre...

## Présence silencieuse

N'est-ce pas là une merveilleuse parabole à méditer lors de nos orages intérieurs, lorsqu'au milieu des tempêtes de la vie, nous souhaitons que d'un mot il change tout et remette son ordre dans notre tohu-bohu ? Mais voilà que si souvent le silence seul répond à nos cris. Quoi de plus normal que d'attendre une réponse à la mesure de notre demande, un geste de miséricorde qui nous signifie que nous ne sommes pas abandon-

4 • Ex 3,4.

5 • 1S 3,4s.

6 • Ac 9,4.

nés. Qui est-il celui qui alors se tait ? Est-ce une fois de plus le Dieu du Golgotha qui semble avoir lâché le Fils ? « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Il faut alors patiemment apprendre que si Dieu n'est pas intervenu dans le déroulement du procès où le Juste a été condamné par le monde, il n'en a pas pour autant été absent. Le silence du Père livrant son Fils rejoint l'amour du Fils livrant sa vie pour nous. Quand Dieu n'intervient pas pour modifier le cours des choses comme nous le lui demandons, ce n'est pas là indifférence de sa part. Absent dans la réponse attendue, il est présent à notre foi, mais comme le dit saint Jean de la Croix, « c'est de nuit ».

Plus tard, parfois longtemps après que l'orage soit passé, nous prendrons conscience que ce qui nous a tenu debout, c'est cette Présence silencieuse au cœur de nos détresses et de nos déchirures. Du cri de Jacob : « Vraiment Dieu était là, et je ne le savais pas » (Gn 28-16) à la plainte de Marie de Magdala : « Ils ont pris mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis » (Jn 20,2), c'est la même déroute de la raison, à laquelle le Dieu des Vivants répond en silence par sa seule Présence.

A titre d'illustration, je rappelle cette expérience à chaque fois renouvelée lors de pèlerinages en Terre sainte, et qu'il me faut sans cesse marteler dans le cœur de tout pèlerin à l'instant même où il est invité à entrer dans l'église du St-Sépulcre de Jérusalem : s'il est un endroit historique où nous sommes certains... qu'il n'est pas là, c'est bien ici ! « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » (Lc 24,5).

Pour nous rassurer, serions-nous tenter de répondre ; pour un retour à ce passé que nous rêvons éternel ou du moins durable. Alors que la Présence silencieuse oblige à se laisser sans cesse

réinventer, recréer à neuf, poussé vers cet au-delà de nous-mêmes, certes inconnu mais toujours nouveau. Dans ces heures d'interrogation, toute réponse ne serait faite que du déjà vécu, du déjà expérimenté. Le silence - son silence - m'oblige à un choix ultime : celui de l'identité du Silencieux.

Fait-il exprès de me laisser choir dans l'absurde et la révolte pour m'y abandonner ? A-t-il manipulé l'histoire, mon histoire, jusqu'à m'en vouloir et me punir de je ne sais trop quel crime inavouable ? Mais qui est-il alors ce dieu capricieux pour ne pas dire vicieux ?

## Infini

Ou alors, il me faut plonger dans la recherche non de sens, mais de l'Autre, au-delà de toute représentation et de toute possession ; Dieu d'amour faisant sauter les verrous de mes certitudes pour me faire goûter, déjà dans mon quotidien, l'illimité de son infini. Et c'est alors qu'il me donne à découvrir une dimension nouvelle, qui dépasse en longueur, en largeur, en hauteur et en profondeur (Ep 3,18) tout ce qui a été vécu, pour faire la connaissance de l'amour qui surpasse toute connaissance.

« Que celui qui a des oreilles, qu'il entende... ce silence ! », tel est le message qu'adressait déjà aux Eglises l'auteur de l'Apocalypse (Ap 2-3) dans chacune de ses lettres écrites en pleine tourmente des persécutions.

**J.-B. L.**